

LA BATAILLE

J'avais la conviction que la bagarre ne saurait tarder et je quittais la maison convaincu que j'allais me battre avant peu. J'avais hélas raison. Le vendredi matin 10 mai nous étions aux positions comme à l'ordinaire. Vers 8h nous apprenons avec stupéfaction que la Belgique et la Hollande sont envahies. Ca y est nous sommes dans le bain. Tout le monde est légèrement anxieux mais au fond chacun se console en disant : "il fallait y arriver, autant vaut maintenant". Mais malgré tout le coeur est légèrement serré.

L'ordre est, évidemment, de se tenir prêt au tir, à n'importe quel moment mais de continuer le travail des abris. Les hommes n'en veulent plus, estimant que le moment est venu de se battre et non de creuser. Malgré tout ce n'est qu'une excuse. Le coeur n'y est pas.

Le vendredi¹ nous ne nous apercevons de rien, pas même une alerte d'avion. Le samedi idem si ce n'est le passage de quelques réfugiés. (Noter que nous sommes aux positions sur le bord d'une toute petite route, dans un bassin et que nous ne pouvons rien voir.

Le samedi ²rien encore, mais au loin on entend le ronflement d'avions... Nous attendons. Nous sommes maintenant installés aux positions. Le cantonnement est vide ; le bureau est parti³ à Oche⁴ où se trouvait l'échelon⁵.

Il en sera ainsi jusqu'au dimanche 12, jour de la Pentecôte. Ce jour-là il y eut plusieurs alertes d'avion. J'entendis la messe dans le bois sous un vrombissement perpétuel. Il y eu un combat dans les environs, je ne l'ai pas vu mais des camarades l'ont aperçu au loin.

Cela allait mal.

Et nous arrivons au lundi⁶... pour nous début de la bataille. Le matin nous étions à nos pièces lorsque nous entendons un roulement semblable à celui d'une voiture qui passe par la route. Qu'est-ce ? Tac... Tac... Tac... Tac... voilà la réponse. Un avion passant en rase-motte nous mitraille. Le plat-ventre est de rigueur. C'est notre première alerte sérieuse, c'est pour nous une sorte de baptême du feu. Le coeur bat bien un peu fort mais ce n'est rien.

Tard dans l'après-midi nous devons nous préparer à tirer, mais encore rien de sérieux. Pendant ce temps ceux qui sont à Bulson peuvent assister au pitoyable exode des réfugiés. Des femmes traînent leurs gosses et quelques objets indispensables, des vieux,... bref un désastre. Une jeune femme doit même accoucher dans une grange.

La nuit arrive et se passe sans trop d'encombre. Seul Pailleret est victime d'une émotion assez forte. Voulant satisfaire quelque petits besoins naturels, il s'en fut à quelque mètres de la batterie. Quelle ne fut pas sa surprise et sa peur d'entendre un avion qui arrosait le bois se mettre à tirer à la mitrailleuse avec des balles traçantes. En deux bonds il⁷ fut dans son cagna⁸ l'oeil hagard, les cheveux en broussaille, sa chemise déchirée par un barbelé. Il avait eu chaud et cela lui valut des railleries de ses camarades.

1 Vendredi 11 mai 1940.

2 Samedi 12 mai 1940.

3 Fin de la page 60.

4 Ecrit Hoche.

5 L'échelon est le commandement supérieur, le poste de commandement.

6 Lundi 14 mai 1940.

7 Fin de la page 61

8 Populaire pour abri, maison, chambre.

Et c'est le mardi⁹ pour nous le premier jour de combat. L'ordre est venu de tirer. "Obus FA-GP¹⁰, charge I, 41°" ? 41°¹¹, où tirons-nous ? C'est interdit de tirer à cette distance. Nous ne devons pas dépasser 39°. Il faut tirer quand même, préparer une fosse plus grande pour le recul : ma pièce s'en tire bien grâce au sol mou. Mais plusieurs de mes camarades eurent leur manivelle de culasse faussée. Ce n'était d'ailleurs pas grave. Je me souviens de ce premier obus. Il partit bien graissé, emportant les vœux de tous...

Il fut accompagné par bien d'autres. Mais nous devions souvent changer de direction, c'était pénible. D'autre part, notre angle diminuait chaque fois, nous tirions par fauchage¹²... Qu'y avait-il donc ? Pour le savoir il n'y avait qu'à se retourner, regarder la route et voir passer les fantassins revenant du Luxembourg ou de la Belgique et passant par petits groupes, en désordre. Ils nous encourageaient au passage mais sans donner trop de détails, disaient que cela avait chauffé. La raison de leur débâcle, disaient-ils, était : un front à tenir trop grand et un ennemi mieux armé et surtout trop nombreux.

Les réfugiés continuent à passer. Mais l'aviation va se mettre de la partie : ce¹³ n'est qu'un roulement perpétuel. Nous les voyons passer au-dessus de nous, nous les voyons autour de nous, nous entendons les bombardements, et pas un français ou un anglais pour les empêcher. Un petit avion allemand de reconnaissance survole toute la région, se promène un peu partout au mépris de la DCA, des balles. Il observe, il se moque de ce qu'on lui envoie. Il a 99/100 de chances de s'en tirer puisqu'il n'y a pas d'avions ennemis.

2 postes de DCA ne savent où donner de la tête. Ils tirent sans arrêt. Leur tir est bien réglé, bien groupé, mais ne n'ai pas vu tomber un seul appareil.

Et nous tirons toujours, nous avons raccourci le tir, c'est entre 30 et 35°. Les réfugiés passent toujours...

La soupe est ingurgitée avec plaisir. Les cuisiniers restés à Bulson se sont emparés des bêtes abandonnées et nous ont fait un excellent repas que nous avons bien gagné.

Nous tirons toujours. Une accalmie d'1/2 heure, 1/4 heure sépare 2 tirs. L'aviation est toujours là, gare à demain¹⁴. Où sont nos avions ?

La nuit amène le calme, un calme relatif d'ailleurs car un ordre de tir est arrivé. Nous devons tirer un coup tous les 1/4 d'heure. Nous en avons jusqu'à minuit, 1 heure du matin.

Les réfugiés passent toujours. Je viens sans le vouloir d'effrayer une brave dame¹⁵ et ses enfants. Ils sont sur la route causant avec des gars de la pièce qui se reposent un peu. L'heure est arrivée : feu. Personne ne s'y attendait en dehors des intéressés. On comprend l'émotion de la brave dame et des enfants. Je n'ai pas le temps de m'excuser car elle est partie lorsque je m'aperçois de l'incident.

Et toujours des réfugiés, des convois. Je réalise mal et ne pense même pas à ce qui se passe.

Vers minuit, 1h du matin notre mission est terminée. Nous sommes tous harassés. L'ordre est donné

9 Mardi 15 mai 1940.

10 Obus en fonte aciérée,, modèle 1917 bifuselé, corps noir, ogive jaune. Longueur 563mm contenant 4.5kg d'explosif ou de fumigène. Poids normal : 44kg500.

11 Il s'agit de l'angle de tir.

12 Signification ?

13 Fin de la page 62.

14 Ecrit : "gare demain".

15 Fin de la page 63.

à la 1^{ère} section d'aller se reposer un peu pendant que la 2^e veillera. Gégène n'est pas content de cela... et grogne. L'aviation roule toujours malgré la nuit.

Je suis à peine dans la cabane que je dois m'aplatir. Un avion mitraille nos positions. Liabeuf y est pour quelque chose car il avait allumé sa lanterne pour mettre ses affaires en ordre.

1^{ère} journée de combat passée, pas de mal, un peu d'anxiété, cela a assez bien marché.

Je dors à poings fermés lorsqu'on vient me réveiller. Le ravitaillement en munition arrive. Il faut aller placer ses munitions. Il est à peine jour. Le travail est vite fait, j'ai le plaisir de voir Salvat... Ils viennent à peine de partir lorsqu'un nouvel ordre de tir arrive. La rogne de Gégène est à son comble. Je le conçois. Cette journée de mercredi s'annonce bien. Elle fut décisive pour nous en effet¹⁶. Ce fut la répétition de la journée précédente. Mais en pire. Les ordres de tir sont plus rapprochés. Je me souviens de ce tir commandé par l'observatoire¹⁷ pour arrêter une colonne de tanks. Par 25...

Et c'est l'aviation. Quelle journée ! Dès le matin au jour, c'est la "trottinette"¹⁸ qui passe et nous observe. Elle est bientôt suivie par l'aviation de combat. Il ne se passe pas une seconde dans toute la journée sans avion dans le ciel. Ils sont par escadrilles de 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80 même. Ils arrivent, cherchent leur objectif, se mettent en file indienne et tournent en rond au-dessus. Puis, un derrière l'autre, piquent dessus en lâchant leur bombe. 60 avions piquant sur un même point cela fait impression. Et nous assistons impuissants à ces attaques. Sur Sedan nous les voyons opérer toute la journée. A notre gauche une batterie de DCA fort active d'ailleurs est anéantie. A droite c'est Haraucourt¹⁹ qui brûle, derrière ce sont le P.C. du général et du colonel qui sont "sonnés". Et c'est toujours ainsi pendant des heures et des heures. Il faut tirer malgré tout. A quand notre tour ? Mes hommes tiennent à peu près le coup mais leur ardeur s'émousse. Il n'y a pas un seul avion ami pour nous protéger.

"Halte au feu" ! Un peu de repos bien gagné... Hélas, voici une escadrille qui se dirige vers nous. Ca y est nous sommes "bons". "Aux abris" ! En un clin d'oeil nous y sommes tandis que le ciel est rempli d'un vacarme épouvantable. Tout à coup²⁰ un avion pique sur nous, moteur au ralenti, lâche sa bombe qui descend en miaulant, et comme un lutteur s'arrachant à l'étreinte, d'un coup de moteur effrayant, remonte vers le ciel. Je suis au fond du trou avec une partie de ma pièce. Couraud est près de moi. La bombe miaule, où va-t-elle tomber ? 3 secondes d'angoisse, de silence, de recueillement et c'est l'explosion faisant rejaillir dans tous les coins, des éclats. Cette fois nous sommes baptisés. 3 bombes viennent de tomber à quelque 30 m de ma pièce, près d'un de mes dépôts à munition qu'elles ont tout "chamboulé". Il n'a pas sauté heureusement. La route est coupée en deux. Une heure de travail et elle sera remise en état. Toute la batterie est au travail. On discute fort, c'est le 1^{er} coup dur. 3 bombes sont tombées sur la 7^e et 3 sur la 9^e Brie. Partout pas de mal, pas de blessés.

Je garderai longtemps présentes à ma mémoire ces quelque secondes d'attente lors de la chute de la bombe. C'est là l'effet moral produit par l'aviation. Cela vous travaille.

Ma pièce²¹ se laissa intimider. Il fallait tirer sous la menace perpétuelle de l'aviation... Cela tirillait

16 Fin de la page 64.

17 Déchiffrement probable.

18 Il s'agit probablement du terme employé pour désigner un avion de reconnaissance.

19 Il s'agit de Haraucourt, Ardennes, à quelque 12 km au sud de Sedan, non de Haraucourt, Meurthe-et-Moselle, au sud-est de Nancy,

20 Fin de la page 65?

21 Ici "pièce" fait référence à l'ensemble des hommes dont papa était responsable.

les nerfs qui plus d'une fois lâchèrent pied. C'est ainsi qu'à 2 reprises le pointeur, pas peureux cependant, maître de lui à l'ordinaire, sauta de sa place. Je dus alors le remplacer et tirer avec 2 ou 3 hommes. Cela durait, 2, 3 min et tout revenait dans l'ordre. Mais c'était dur.

3 hommes durent partir vers 1 h à²² la soupe. Poulat était en tête. Au retour ils furent pris à partie par des avions (ils n'étaient que 5 ou 6 en tout cependant) qui les mitraillaient. Avec eux se trouve un marseillais, un jeune qui faisait le "fort" en temps ordinaire. La peur le prit, il allait de plat ventre en plat ventre, libérant à chaque coup soit une rondelle de saucisson, soit une écuelle de soupe.

Nous avions un excellent repas ce jour-là. Il arriva vers 3h²³... et froid. Les émotions n'avaient pas manqué ce jour-là. Je mangeais de bon appétit.

La fin de l'après-midi fut plus calme. Il est vrai que le dernier tir avait été effectué à un angle minimum. Nous tirions à 8 km. Cela allait mal.

6h²⁴... "Disposition de route". Ce n'est pas un petit travail. Il nous faut combler les "circulaires"²⁵ démolir les claies qui barrent notre sortie, rassembler le matériel. Nous sommes fatigués mais tout le monde se met au travail.

6h30²⁶. Je vois arriver Monteil²⁷ et sa camionnette. Que veut-il ?

"Que faites-vous ?" nous dit-il, affolé, "l'ordre est arrivé de partir. La 9e batterie a fait sauter ses pièces et s'en va ; je viens chercher du matériel pour le lieutenant."

Je ne le crois qu'à demi, rien ne nous permet de voir s'il dit vrai, nous sommes isolés dans ce coin²⁸.

Le lieutenant, prévenu, saute au téléphone... rien ne répond, court d'un côté et d'autre et finalement revient en disant : "démolissez les pièces, rendez-vous à Chémery²⁹".

22 Fin de la page 66

23 15h.

24 18h.

25 Qu'est-ce qu'une circulaire autour du canon ? .

26 18h30.

27 Déchiffrement probable.

28 Fin de la page 67.

29 Chémery-sur-Bar, Ardennes.